

DU PARADIGME EUROPEEN: REFLEXION SUR QUELQUES IMPASSES

BENOÎT FALAIZE, Université Paris-1 Sorbonne

Quelles variations sur quel espace européen? Cette petite présentation liée au titre du colloque "le paradigme européen", a pour but d'engager la réflexion sur quelques impasses. Impasses des courants de pensée qui tiennent la "nation", réifiée et mythifiée comme seule catégorie d'analyse permettant de penser la diversité européenne. Impasses aussi des travaux historiques qui n'intègrent pas une démarche critique systématique et qui négligent les pistes de recherches propres à "déconstruire" les procès de constitution du fait national, du mythe national.

En prenant pour objet la mythologie nationale, il est clair, et ce après beaucoup d'autres historiens, qu'il semble nécessaire d'assigner à l'Histoire en tant que discipline académique, une autre orientation que la simple relation stérile et docile des événements historiques. Trop souvent les travaux historiques relèvent plus d'une répétition d'une histoire déjà redite (et souvent officielle), que d'une démarche critique.

Depuis les années 60, en Hongrie, le thème de l'identité nationale, de la "nation hongroise", de l'"histoire hongroise", est débattue au sein d'un champ intellectuel et politique particulièrement éclaté et divers, allant des écrivains populistes à Szücs Jenő, médiéviste, auteur de plusieurs livres sur la "nation". C'est dire combien ce colloque d'étudiants en histoire trouve pleinement sa place à Budapest. Aussi, et pour présenter de manière un peu provocante les travaux de ce colloque, et en acceptant l'héritage intellectuel hongrois de Szücs Jenő et de Bibó István, je serais tenté de dire que la "nation" n'existe pas. Il n'y a pas place en histoire considérée comme discipline scientifique, pour une "nation" abstraite, existante de toute éternité, "en-soi", de la même manière qu'il n'existe pas de faits sociaux existants "en-soi", fondement même de toute démarche sociologique et historique depuis Durkheim et Marc Bloch.

La "nation" est avant tout le résultat d'un ensemble complexe et articulé d'éléments de légitimation; car la "nation" est construite historiquement. De ce fait, le réel territoire de l'historien, se situe dans cette analyse nécessaire de la construction idéologique et politique du "national" et de se qui s'y rattache.

De la même manière qu'il n'y a pas de "nation" française (demandez aux Basques ou aux Corses...) la "nation" hongroise n'existe pas, pas plus que celle roumaine. La "nation" est un ensemble cohérent de représentations sociales et idéologiques, qui vise à imposer une norme et une homogénéité arbitraire à un espace territorial donné. Le nationalisme comme l'idée de "nation", sont tous deux contingents de l'espace social et politique dans lequel la "nation" s'est construite, s'est constituée en tant qu'ensemble cohérent de représentations. C'est cette historicité qu'il nous faut rechercher. Dire que la "nation" n'existe pas, c'est

résister par l'Histoire aux impositions idéologiques, c'est refuser des classements hérités d'une histoire conflictuelle, élaborés pour le conflit: on est "hongrois" et non "roumain", "français" et non "allemand". Dire que la "nation" est construction, c'est aussi aller contre l'idée du sens commun qui ne cesse depuis un siècle de légitimer la "nation" comme "essence", comme "existante naturellement". Il y aurait un peuple hongrois, un peuple slovaque, roumain... Autant de classements arbitraires qui n'ont eu d'autres objets historiques que de supposer et d'imposer une homogénéité des peuples qui n'existait pas. Faire oeuvre d'historiens, c'est sans doute aujourd'hui rendre raison de l'extrême diversité et complexité d'une région comme celle d'Europe centrale. Comme s'il n'y avait pas eu imbrications, mariages mixtes, migrations et brassages des peuples depuis des siècles. Comme si les frontières actuelles (ou rêvées...) déterminaient rétroactivement une frontière étanche des peuples. Comme si les divisions étatiques actuelles renvoyaient légitimement à une division objective et repérable des peuples.

Comme le note E. M. Cioran, "une nation s'éteint quand elle ne réagit plus aux fanfares; la Décadence est la mort de la trompette." L'histoire politique a besoin de fanfares, d'hymnes nationaux, de tout ce qui peut contribuer à créer du sentiment national et des représentations nationales, pour s'affirmer face à l'"autre"; qu'il soit ennemi mythique ou réel. C'est un jeu de confrontation mutuelle. Mais c'est toujours un jeu tragique. La "nation" n'existe que parce qu'elle est instrumentalisée. Elle est, et avec elle, tout ce qu'elle véhicule, instrument politique.

Comment ne pas parler aussi de catégories encore plus vagues qui distingueraient des peuples slaves, latins ou magyars; l'extrême diversité de valeurs culturelles entre la ville et la campagne, entre différentes catégories socio-professionnelles d'une même société nous laisse penser que si différence culturelle il y a, elle réside plus fondamentalement dans ces oppositions-ci (ville-campagne, profession libérale-ouvrier...) que dans d'éventuelles oppositions nationales. Il y a moins de différences entre un professeur d'université roumain, français ou hongrois, qu'entre le même pays, de la même "nation". Puisque nous sommes tous et toutes étudiants en histoire ou jeunes chercheurs en sciences humaines, prenons garde de résister à cet aveuglement dangereux qui consisterait à vouloir considérer l'espace national comme seul espace d'auto-définition des hommes et des femmes vivant en société.